

## ***La dernière cliente***



Premières et dernières pages  
signées par  
***Patrick Desbiens***

Avec la collaboration et la complicité de  
**Marie-Ève Boyer**  
**Guylaine Bélanger**  
**Daniel Lalonde**  
du collectif *Les Dilemmes Irrésolus*

XIV<sup>e</sup> course à relais — Printemps 2021  
*Collectifs d'écriture de récits virtuels  
de l'Outaouais (CERVO)*

Neuf heures moins le quart. À quinze minutes de la fermeture, c'est l'heure des emmerdeurs qui arrivent à la dernière minute. Et Stéphanie qui m'attend au fond du stationnement. Elle ne peut se passer de moi ! Tiens, elle laisse le moteur en marche, et les phares sont allumés. Bah, c'est une anxieuse. Elle n'aime pas l'obscurité. Faut dire que c'est froid et venteux. Ça doit être pour la chaufferette. Pas son genre, quand même, avec ses principes. Pour ce que je sais d'elle. Ça fait déjà quatre mois, mais on dirait que je découvre une étrangère à chaque jour.

En voilà une qui vient de franchir l'entrée. Pourquoi ils l'ont laissé entrer, alors qu'on a déjà réduit l'éclairage et signalé la fermeture imminente ? Évidemment, elle prend un panier pleine grandeur, comme si elle allait pouvoir le remplir. Elle dézippe son manteau, replace sa chevelure rousse, relève ses verres fumés pour se situer... Prends ton temps, ma belle ! Ouf, c'est bon, elle s'en va dans le rayon de la quincaillerie.

Neuf heures moins dix. Je dois finir de replacer les trucs retournés par les clients depuis avant-hier. Il me reste à faire les outils électriques. C'est les plus compliqués. Comment voulez-vous rafistoler une dizaine d'emballages déchirés de scie à chaîne, de scies circulaires et de ponceuses pour qu'ils ressemblent à des neufs en 10 minutes ? Je n'y arriverai pas. Je vais avertir Stéphanie de mon retard, sinon je vais la voir qui grelotte misérablement à la vitrine en m'attendant.

Pas de réponse. Bizarre !

— Vous travaillez ici ?

C'est la rousse. D'où elle sort ? Je ne l'ai pas vu venir.

— Vous étiez au téléphone. Je vous ai surpris ? Vous semblez inquiet.

Elle a un drôle d'accent. Une voix avec une gravité masculine.

— Je peux vous aider ?

— Oui. Moi aussi je peux vous aider, si vous voulez.

— Ah, parce que vous savez emballer les scies à chaîne ?

— Ne me sous-estimez pas, s'il vous plaît.

— Madame, on ferme. Votre panier est vide et la dernière caisse ferme dans cinq minutes.

— Je prends celle-ci, c'est bien la plus puissante ? Avec une rallonge électrique de 10 mètres, des sacs à déchet robustes pleine grandeur, des chiffons et du savon désinfectant.

Je dépose la scie dans son panier. Qu'elle débarrasse avec sa liste d'épicerie !

— Bonne soirée, Madame.

— Je m'appelle Fanny. Je n'ai pas trouvé les autres articles (elle appuie beaucoup sur ses « R »).

Elle enlève ses verres et j'ai un haut-le-cœur. Elle a une coupure à la paupière gauche, qui est tuméfiée.

— S'il vous plaît, je ne peux pas revenir demain.

Là, il faut que je respire une minute.

— Attendez, je reviens.

Neuf heures. Je me dirige du côté de la sortie pour jeter un coup d'œil à la vitrine. Stéphanie n'y est pas. La voiture est toujours là, tous feux éteints. Pas de message.

— Yannick, je peux fermer la caisse ?

— Non, Nathalie, j'ai encore une cliente.

— Alors je te laisse ma clé. Tu es le dernier. À demain !

Je retourne aux outils avec l'envie d'en finir au plus vite. La cliente est disparue avec le panier et la scie à chaîne.

— Madame Fanny ?

— Par ici !

Ça vient du rayon des produits de nettoyage. J'ai à peine le temps de m'y engager que le magasin est plongé dans l'obscurité. J'ai oublié de désarmer le contrôle automatique de l'éclairage.

— Merde !

— Monsieur Yannick ? C'est bien vous ?

— Je dois retourner allumer les lumières !

— Rrrestez avec moi, je vous en prrie.

Sa voix vient de monter d'une tonalité. Son attitude frondeuse s'est éteinte aussi vite que la lumière, on dirait. Elle me prend le bras et le serre contre elle. Je laisse faire. Elle a l'air sincèrement inquiète.

— Il peut venirrrr quelqu'un !

— Non, nous sommes seuls, je vous rassure. Vous avez tout ce que vous cherchiez ? Bon alors, venez.

Elle ne décolle pas d'un centimètre avant d'arriver à la caisse.

— On y est. Voici le total.

Elle sort une pile de billets.

— Par carte seulement, s'il-vous-plaît, le tiroir-caisse est fermé. Vous êtes déjà chanceuse que je vous aie servie.

— Je n'ai pas de carrtte. Et non, je ne suis pas chanceuse. Vous ne savez rrien de moi.

Elle hésite un instant, puis se détend, comme si une pensée rassurante venait de lui traverser l'esprit.

— Je vous donne l'argent. Et vous payez avec votrrre carte. S'il vous plaît.

— OK alors. Mais oubliez la garantie.

— Je ne reviendrai pas, prrrromis. Si Dieu le veut, demain, je serrrai loin !

— Bonne chance alors.

Neuf heures quarante-cinq. J'ai fini mon service. Enfin. Cette rousse énigmatique m'a quand même un peu perturbé. C'est le temps de rejoindre Stéphanie. Je me demande dans quel état d'esprit je vais la retrouver. Un coup d'œil dehors et... le stationnement est vide ! Au moins j'ai de l'argent comptant pour prendre un taxi.

J'ai à peine le temps de verrouiller la porte que je tombe nez à nez avec la cliente. Elle m'attendait.

— S'il vous plaît, vous pouvez me ramener à l'hôtel ?

## Deuxième partie — *Marie-Ève Boyer*

— Je suis désolé, je dois prendre un taxi, ma blonde est partie après m'avoir attendu trop longtemps. Donc, je ne peux pas vraiment vous ramener à votre hôtel.

— Mais je vous ai remis tout l'argent que j'avais. Est-ce que vous pourriez demander au taxi de me déposer à l'hôtel alors ? Ce n'est pas très loin d'ici et je me vois mal marcher avec tous mes achats.

J'ai un mauvais pressentiment que je tente vraiment d'ignorer. Je me dis que c'est probablement juste la fatigue de la longue journée à courir partout dans le magasin qui me rend paranoïaque, mais quelque chose chez cette Fanny ne va pas. Quel genre de cliente donne de l'argent au caissier pour qu'il paye avec sa carte ? Et cet œil tuméfié, que lui est-il arrivé ? Que voulait-elle dire avec son « Si Dieu le veut, demain je serai loin. » ?

Bref, tous des signes que je choisis d'ignorer. Je ne pense qu'à une chose, me débarrasser de cette cliente au plus vite pour pouvoir appeler Stéphanie et espérer, premièrement, qu'elle réponde et deuxièmement, qu'elle ne soit pas trop fâchée. Cette femme pouvait avoir des sautes d'humeurs étranges mais en même temps je suis fou d'elle.

— Monsieur Yannick ? Donc, je peux monter avec vous dans votre taxi ?

Je ne l'écoute pas, trop pris dans ma tête à démêler les derniers instants de ma journée.

— Monsieur Yannick ? répète Fanny.

— OK, d'accord. Je vais demander au taxi de vous ramener à l'hôtel mais juste si ce n'est pas trop un détour. Je dois absolument retourner chez moi le plus rapidement possible pour pouvoir... ben pour pouvoir faire mes choses.

— Merci, monsieur Yannick. Je suis certaine que ce n'est pas un gros détour. Je vous dis c'est tout près d'ici.

Je prends donc mon cellulaire pour appeler un taxi.

— L'attente sera d'une quinzaine de minutes, monsieur, me répond le préposé de la centrale.

Je raccroche et m'assois sur le trottoir, bien blotti dans mon manteau et j'avertis Fanny que ça pourrait être long. Je texte Stéphanie, mais aucune réponse. Je comprends qu'elle est vraiment fâchée, pourtant ce n'est pas de ma faute.

J'observe Fanny assise à côté de moi et qui regarde par terre. Elle a remis ses lunettes fumées probablement pour ne pas se faire poser de question. Je me demande ce qui lui est arrivé. Fanny relève la tête.

— Quoi ? me demande-t-elle d'un ton qui ne demande pas vraiment de réplique.

— Rien, rien. J'attends le taxi, c'est tout.

Et le silence revient, brisé occasionnellement par le lointain chant du grillon. Ce silence me rend fou mais je n'ose plus rien dire. Après un moment qui m'a paru interminable, j'entends le bruit d'un moteur qui approche. Le taxi s'immobilise devant nous, le chauffeur ouvre la valise sans sortir de l'auto. Fanny y dépose ses achats et s'engouffre dans la voiture. Je m'installe à mon tour et donne l'adresse au chauffeur.

— Vous déposerez madame au Quality Inn sur Bellehumeur et je vous dirai où me déposer par la suite.

Je ne sais pas pourquoi mais, à ce moment précis, j'hésite à donner mon adresse devant Fanny. Comme si mon mauvais pressentiment était revenu et qu'il me fallait faire attention. Le trajet se passe en silence, même le chauffeur de taxi, de nature bavarde, ne dit rien. L'atmosphère est lourde et étrange. Le trajet semble interminable et bien sûr, les lumières rouges trônant en haut de leur lampadaire semblent ralentir le temps. Un trajet qui habituellement ne prend que quinze minutes en était maintenant rendu à vingt, à cause de ces fameuses lumières rouges. Enfin arrivés à la porte de l'hôtel. Fanny me regarde à travers ses lunettes noires et elle me demande de sa voix de contralto :

— Je m'excuse mais voudriez-vous m'aider à apporter mes achats à la porte de ma chambre ?

### **Troisième partie – *Guylaine Bélanger***

— Yannick Lacoste demandé au bureau de la direction. IMMÉDIATEMENT.

Le « Immédiatement » me glace de la tête aux pieds. Je n'ai rien à me reprocher pourtant depuis quelque temps, la malchance s'acharne sur moi...

Tout a commencé ce fameux vendredi où Stéphanie est partie : prise d'une virulente «gastro» elle était retournée chez elle mais ne m'a jamais pardonné mon «indifférente» absence. Elle m'a laissé tomber, sans autre forme de procès.

— Tu voulais me voir ?

— Moi, non. Eux, oui.

C'est alors que j'aperçois les deux policiers, debout, un peu en retrait.

— Je vous laisse.

Nathalie quitte le bureau.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Quelques questions de routine. Asseyez-vous.

Elle est souriante alors que son confrère n'affiche aucune émotion.

— Monsieur Lacoste, reconnaissez-vous ceci ?

J'identifie la copie de la facture que j'avais moi-même réglée par Visa...

Pas encore cette maudite soirée ! Je raconte ma rencontre avec cette rousse. J'explique les circonstances, nerveusement. Tous mes problèmes semblent reliés à cette maudite femme rousse ! Qu'ai-je fait pour mériter une telle malédiction ?

Ce soir-là, après que j'eus déposé dans la chambre d'hôtel les achats de cette femme, elle avait tenté de m'embrasser « pourrr te rrrmercier », mais je m'étais sauvé à toutes jambes tant sa plaie à l'œil gauche me répugnait...

Dans le hall, un homme m'avait accroché par le bras : Philippe Louviers, un des gars les plus populaires, dans le temps, au secondaire. Le genre de gars qu'on préférerait avoir de son côté plutôt que l'inverse.

— Quand je lui ai dit que mon taxi m'attendait, il est sorti le payer, m'a pris par le cou : il venait de décider que lui et moi, « On allait prendre un coup, ensemble ». Il a ri de sa blague et m'a appris qu'il célébrait son divorce.

— Et ce monsieur habite...

— Philou ? À Montréal ou Toronto, je ne sais plus...

— Filou... Amusant, comme surnom. Et...

— Ben... On avait bu jusqu'à trois heures du matin et le lendemain, j'avais prétexté une gastro, sans savoir que Stéphanie...

— Stéphanie ?

— Ma petite amie... ou plutôt mon ancienne petite amie...

— Et la gastro... Pourquoi ?

— Ben... C'est plus honorable qu'une gueule de bois quand on ne peut pas rentrer travailler...

— Ce Filou était avec vous le 15 avril dernier ?

— Non. J'étais seul.

— Personne pour confirmer ? Dommage...

— Monsieur Lacoste... Quand je détaille la facture... Qu'est-ce qu'une femme faisait, avec ce genre d'articles, dans une chambre d'hôtel ? Vous ne vous êtes pas posé la question ?

— Je... Non. Je passe les articles à la caisse. C'est juste ça, mon travail.

— Sauf que ces articles sont payés avec votre carte de crédit...

— La tronçonneuse, la rallonge de 30 pieds, moi, ça me va mais... le savon désinfectant me chiffonne...

La jeune policière semblait vraiment dubitative aussi quand son confrère relança que pour lui, c'était les sacs plastiques qui, si résistants soient-ils, ne lui paraissaient pas trop efficaces pour y déposer des branches...

Mon corps s'est couvert de sueur. Je n'avais fait aucune association de cette sorte : je travaille dans une « quin - caille - rie ».

— J'avais juste hâte de partir, de retrouver ma blonde...

— Mais ce n'est pas tout à fait ce que vous avez fait, n'est-ce pas ?

— Comme je vous ai expliqué...

— Tout ça est un peu confus. Nous, on a un cadavre dépecé dans un chalet pas très loin d'ici et cette petite carte de visite vous relie directement à l'affaire.

La policière sourit mais ce sourire me terrifie. Le deuxième policier donne le coup de grâce, précisant qu'il s'agissait d'une femme rousse... ressemblant drôlement à celle qu'on voyait avec moi sur les caméras de surveillance du magasin et de l'hôtel.

Je sens le sol s'ouvrir sous mes pieds et c'est le black-out...

\*\*\*\*\*

À plusieurs kilomètres de là, en première classe, monsieur Igor Milankovitch, un roux portant coquettement des lunettes de soleil, buvait une vodka glacée à la douce mémoire de sa jumelle, celle-là même qui lui avait volé ses chromosomes XX, ceux qui « lui » étaient destinés, lui abandonnant ceux « à la patte cassée » ...

N'empêche grâce à elle, il serait immensément riche.

Dieu avait mis un idiot sur son chemin et cet idiot était devenu son sauf-conduit... Grâce à Dieu et à ce crétin, plutôt beau gosse d'ailleurs, demain il serait loin. Loin et à l'abri de tout soupçon...

Sa blessure lui faisait mal. Cette folle aurait pu lui crever un œil avec sa flûte de champagne...

Comme il avait pris plaisir à la dépecer, cette affreuse virago !

### **Quatrième partie – *Daniel Lalonde***

Au Centre de médecine légale de la Gendarmerie royale, le docteur Bouchard s'appuie sur le dossier de son fauteuil. Il sait que, contrairement à ce qu'on voit dans les séries télé, son travail est souvent routinier. Aujourd'hui ça n'est pas nécessairement palpitant, mais quand même ! Sur la table, une série de lames de microscope classées dans une boîte à onglets, et une ébauche du rapport sur lequel il planche.

Les cadavres, Charles Bouchard en a l'habitude. Mais l'examen de celui-là l'a quand même un peu déstabilisé. Une pile de morceaux dépecés pêle-mêle dans un sac qui n'est pas fait pour ça, ça fait un peu macabre. Plus qu'à l'habitude, en tout cas. Et quand il ouvre la glissière : l'odeur putride, les membres visqueux. Même lui, pathologiste chevronné, a un mouvement de recul.

Lentement, du bout de ses doigts gantés, et avec une pointe de dégoût, il dépose sur la table d'examen le contenu du sac qu'il tente de réarranger sommairement en ce qui fut le corps d'un humain. Premier constat : les mains sont absentes, de même que la majeure partie du visage et du bassin. Mais le plus étonnant est invisible à l'œil. C'est apparu à l'étude génétique : différents tissus, différents organes, différentes cellules contiennent des assemblages de chromosomes disparates et variés. Les généticiens se sont inspirés d'Homère pour baptiser ce genre d'étonnantes créatures : des chimères ! La recherche dans la Banque nationale de données génétique du Canada n'a permis aucune identification probante. Ni Interpol, ni le FBI n'ont pu apporter des infos pertinentes. En fait, on n'a même pas pu identifier le sexe de l'individu : certains noyaux contenaient une paire de chromosomes XY, d'autres une paire XX.

Le pathologiste enlève ses lunettes et se frotte les yeux avec lassitude. Il se fait tard, son rapport est attendu par les enquêteurs et le chapitre des conclusions est trop mince. Charles Bouchard, un homme habitué à la performance depuis qu'il est écolier, se sent aujourd'hui agacé.

\*\*\*\*\*

Les rives du lac Clair sont rayonnantes du soleil qui se reflète sur la neige et inonde l'intérieur du chalet maintenant cordonné. À l'intérieur, la détective Vézina cache mal sa moue dégoûtée. Le corps a été évacué mais l'odeur est tenace. « Heureusement que je n'ai besoin de toucher à rien, pense-t-elle. Pour ça, il y a les techniciens ». Ici, c'est elle qui donne les ordres et les autres obéissent promptement. Ça lui convient très bien comme ça.

L'agent Francoeur, blousé, masqué, ganté, se relève et lui montre sa trouvaille. Il tend la main, elle recule, glaciale :

— Pas besoin de me branler “ça” sous le nez, Francoeur, vous vous prenez pour qui ? proteste-t-elle, hautaine. Et d'abord, qu'est-ce que c'est ?

— Il faudra envoyer ça au labo, répond-il. À en voir l'état gluant et sanguinolent, ça semble être un implant chirurgical. Il y a une pile et c'est électronique, mais ça ne ressemble à rien que je connaisse.

Il glisse l'artefact dans un sac de plastique numéroté et en referme la glissière.

L'objet aura roulé sous un meuble, probablement quand le corps a été démembré. Cette question agace la détective : quand on démembré un cadavre, c'est habituellement pour le faire disparaître. Or celui-là avait été laissé sur le plancher, bien en évidence, à la vue du premier venu. Vézina déteste ne pas avoir réponse à tout. Surtout devant ses supérieurs. Elle quitte le chalet en prenant garde à ne rien toucher : une tronçonneuse, ça ne fait pas du travail très propre...

\*\*\*\*\*

Au QG du SCRS, au-dessus de la porte d'une des salles de conférences sécurisées, le voyant rouge est allumé. Les occupants sont isolés, aucun signal ne peut filtrer. À l'intérieur, l'ébauche d'un sourire soulève doucement la moustache réglementaire du colonel Laporte. Il conclut le briefing qu'on vient de lui faire : « Depuis le temps qu'on le surveille, il a enfin commis une erreur fatale. L'heure est venue, on va enfin pouvoir l'épingler, cet enfant de chienne. »

\*\*\*\*\*

À Gatineau, dans son appart, Stéphanie est assise devant la télé. Par la fenêtre, de gros flocons tourbillonnent et dansent à la musique du vent qui hurle. Le film est insipide et la

sarabande hivernale la laisse de glace. Elle mâchouille sa salade du bout des lèvres. Au moins, comme ça, elle ne grince pas des dents. « Ah ! Les gars ! Toute un gang de mautadits nonos ! Pourquoi sont-ils donc tous aussi incapables ! C'était pourtant pas compliqué ?! » Il n'avait qu'à lui accorder toute l'attention qu'elle mérite et leur relation aurait pu suivre son cours paisible, sous sa gouverne stricte mais bienveillante. « Eh bien, qu'il aille au diable. On verra bien comment il s'en tire sans moi ! »

N'empêche. Maintenant, elle se retrouve encore à la case départ. Elle va quand même pas rester toute seule comme une grue, dans ce petit appart minable toute sa vie ?! Elle va encore devoir se taper toute cette corvée et chercher à dénicher un petit copain à peu près potable dans toute cette masse de lourdauds sans ambition. Et de l'ambition, Dieu sait que ça en prend pour être à sa hauteur.

\*\*\*\*\*

Quand Yannick ouvre les yeux, il a la nausée et il est désorienté. Et il a mal à la tête. Et il a mal au ventre. En fait, il a mal partout...

C'est quand il veut porter les mains à son visage qu'il se rend compte que ses poignets sont retenus par des courroies de contention. Il n'est pas encore paniqué, mais ça ne sera pas très long...

Il regarde autour de lui. Une pièce aux murs nus, d'un gris rébarbatif. La petite fenêtre au verre dépoli, percée haut sur le mur, ne laisse passer qu'une lumière chiche et aucun son. Idem pour la porte : fenestrée, glauque et inquiétante. Comme l'inquiétant gendarme qui est certainement tapi derrière et qui ne manquera pas de faire irruption pour lui faire un mauvais parti...

Bon, maintenant voilà que Yannick frissonne...

Et la porte s'ouvre. Les deux personnages semblent sortis tout droit d'un mauvais film noir et blanc de série B. Elle est probablement l'infirmière. Parce que c'est une femme ? Préjugé genré, Yannick ? Plutôt par élimination, car l'autre bonhomme a pas du tout l'air d'une garde-malade. Son sarrau est froissé et défraîchi, comme son pantalon vert. Ses espadrilles ont été blanches, jadis. Il est grand, un peu voûté et il marche en traînant les pieds. Quelques mèches rousses sortent de sous son bonnet. Sur le sourcil, il arbore une méchante marque. Il dévisage Yannick avec un drôle sourire, comme Georges Brossard quand il regarde au fond de son filet à papillon.

Quand il ouvre la bouche, on perçoit un drôle d'accent et une haleine de tabac : « Vous avez eu un malaise. C'était l'appendicite. Je l'ai enlevée. ». Il lève le drap et la jaquette puis il tâte sans douceur une cicatrice dont Yannick découvre l'existence en grimaçant. En même temps, l'infirmière lui plante sans plus de douceur une vilaine aiguille qui lui fait mal à la fesse gauche, le seul endroit où Yannick n'avait pas encore mal....

— Qu'est-ce que c'est ? demande Yannick, les yeux exorbités et la bouche sèche.

— Novichok... Non. Plaisanterie. Novichok, on injecte pas. C'est très pratique... continue-t-il, ravi de sa blague.

Bon ! Yannick, ton Doc, c'est pas Georges Brossard, c'est Patch Adams !

— Juste petit calmant. On va vous transférer de lieu. On veut éviter douleur, nausée ou... agitation.

— Me transférer où ?!

Yannick sent une vague de chaleur monter de son ventre, et les murs de la pièce se rapprocher. Il sombre dans une apathie béate qui l'empêche de protester : son appendice, il ne l'a plus depuis l'âge de 8 ans !

### **Conclusion — *Patrick Desbiens***

Deux jours plus tard, au QG du SCRS.

La détective Vézina et le D<sup>r</sup> Bouchard attendent depuis une demi-heure quand le colonel Laporte se présente enfin, accompagné d'un détachement de subalternes.

— Merci d'être venus, je veux faire le point sur l'enquête. C'est une affaire très sensible pour nous.

— Qui ça, « nous » ? demande Vézina qui avait le sentiment qu'on s'ingérait dans une enquête policière pratiquement complétée. Je ne vois pas ce qu'il y a à discuter.

— Détective Vézina, montrez un peu de prudence, s'il vous plaît. Et veuillez partager avec nous votre lecture de l'affaire. Si les choses sont si simples, je me rangerai à vos conclusions.

Et Vézina de s'exécuter.

— Ce Yannick Lacoste est le coupable, c'est évident. Premièrement : sa présence sur la scène du crime ne fait aucun doute. On a relevé ses empreintes digitales et seulement les siennes, sur l'arme du crime. Deuxièmement : son histoire et son alibi ne sont pas crédibles. Vous y croyez, vous, à cette histoire de cliente inconnue qu'il accepte de ramener à l'hôtel et ensuite celle de son ami d'enfance, Philippe Louviers alias Filou, qui sort de nulle part ?! D'ailleurs, cet ami n'existe pas, vérification faite. Troisièmement : l'Agence des Services Frontaliers du Canada a relevé plusieurs allers-retours aux États-Unis dans les derniers mois, pour lesquels le suspect n'apporte aucune justification. Il y dépense très peu, prétend n'y rencontrer personne. Cela correspond au profil d'un trafiquant. Quatrièmement : on croit qu'il aurait une complice dans ses activités de trafic; les passages à la frontière d'une travailleuse autonome nommée Milène Yvon, de Gatineau, correspondent aux siens. On est sans nouvelles d'elle, mais mes hommes la cherchent activement. Alors oui, on dispose de suffisamment d'éléments pour porter des accusations et le garder à l'ombre d'ici à ce qu'on termine l'enquête. La procureure insiste pour qu'elle dépose le dossier rapidement pour que des accusations soient portées sans délai. Elle n'a pas tort.

— Alors quoi, demande le colonel, on n'a pas de motif, pas d'activité bancaire suspecte et une complice hypothétique qui s'est volatilisée ? Vous n'avez même pas identifié la victime ! Je veux bien admettre que vous avez des empreintes digitales, mais ça, nous le savions déjà depuis le moment où il a manipulé la scie à chaîne sortie de son emballage. Rien ne prouve qu'il soit l'auteur du crime. Allons, un petit commis de quincaillerie... Soyons sérieux. Vous avez entendu parler du trafiquant russe Igor Milankovitch ?

Vézina est dubitative. Elle n'est pas prête à lâcher le morceau tout de suite.

— Expliquez-vous, puisque vous êtes si bien renseigné ?

Le colonel accepte le défi.

— Détective Vézina, Yannick Lacoste est un pion dans un jeu qui le dépasse complètement. La victime a été identifiée : c'est la sœur d'Igor Milankovitch, Ivana. Ne voyez-vous pas que le meurtre est une mise en scène pour incriminer Yannick Lacoste ? L'analyse sanguine montre que Lacoste a été drogué, l'auriez-vous oublié ? C'est sans aucun doute pour vaincre ses défenses et le compromettre.

— Vous pouvez le prouver ? s'enquiert Vézina.

Le colonel Laporte ne désarme pas.

— Le démembrement de la victime vise tout simplement à soutenir l'hypothèse d'un meurtre passionnel. D'abord, on a poussé la mise en scène jusqu'à pratiquer une incision profonde dans son abdomen pour faire croire à l'extraction d'un implant utilisé dans le trafic de drogue, c'est évident. Ensuite, Yannick Lacoste aurait été réduit au silence par le chantage, fort probablement par des menaces visant ses proches. C'est une pratique courante en Russie, du bas de la pyramide criminelle jusqu'au Président. L'ignoriez-vous ? Sans oublier que ses alibis plutôt frivoles, dus au chantage, dissimulent à vrai dire sa connaissance des faits; cela ne l'en rend aucunement responsable, ni coupable.

Vézina écoute sans broncher, en soupesant les objections possibles. Le colonel continue :

— Le seul élément véritablement crédible de son alibi est l'histoire de la dernière cliente qui manœuvre pour le faire payer ses achats par carte de crédit. Et ça cadre précisément avec la thèse de la manipulation. C'est plutôt grossier, ne pensez-vous pas ? Et maintenant les preuves incriminant Igor Milankovitch. D'abord, le bouillon génétique découvert par le D<sup>r</sup> Bouchard prouve la présence de Milankovitch sur la scène du crime. Milankovitch est le jumeau fraternel de sa sœur, et contrairement à sa sœur, il est androgyne. De plus, votre Milène Yvon n'est qu'un alias d'Ivana Milankovitch, la sœur de d'Igor. Ça crève les yeux, enfin ! Et l'erreur fatale d'Igor Milankovitch ? Il ignorait que nous possédions son profil génétique. Nous avons même les empreintes laissées dans la salle de bain du chalet par Sofia Bodrova, la complice des Milankovitch. Elle est infirmière de formation et se charge des petites chirurgies « électives », des injections hostiles, et des tâches de nettoyage de résidus organiques en tous genres.

Sûr de son effet, le colonel se redresse de sa chaise

— Enfin le mobile. Votre suspect n'en a aucun. Il n'a pas de passé criminel. C'est un petit commis de quincaillerie naïf. Mené par le bout du nez par sa copine, d'ailleurs. Il a tout sauf le profil d'un meurtrier. Ses petites escapades aux États-Unis n'ont rien de criminel, jusqu'à preuve du contraire. Quant à Igor, selon nos renseignements, la récente relation intime entre sa sœur et l'infirmière l'a rendu furieux. Il y voyait le risque de perdre

l'engagement et la loyauté de sa sœur dans leur fratrie. Sans parler des risques d'indiscrétion. Et il voyait Bodrova comme une impitoyable opportuniste. C'est peut-être pourquoi elle a trouvé grâce à ses yeux, finalement. Il n'y a pas de partenaire plus prévisible et fiable qu'un parfait opportuniste, pour autant qu'on se fasse le meilleur pourvoyeur de ses occasions d'affaires. Enfin, Igor et sa sœur détenaient une énorme assurance-vie les couvrant mutuellement, une pratique courante, même dans les entreprises criminelles.

Et de conclure :

— Docteur Bouchard ? Vos données confirment tout cela, n'est-ce pas ?

Le Docteur Bouchard s'éclaircit la gorge :

— Les analyses d'ADN prélevées sur le corps de la victime présentent une combinaison génétique compatible avec le profil d'un androgyne. La présence du sang du frère jumeau de la victime pourrait avoir brouillé les pistes, et voilé les signes d'une combinaison provenant de deux individus différents. Donc oui, c'est une possibilité. Par ailleurs, du sang de Lacoste a aussi été trouvé. Il n'est donc pas disculpé, loin de là ! Et le sang de Lacoste recueilli sur la scène du crime contient justement des hallucinogènes et des traces de la drogue du viol. Avec autant de prémises disparates, on peut tirer toutes les conclusions qu'on veut, mais on ne peut en privilégier aucune en particulier.

Le colonel déteste la prudence des scientifiques, qu'il juge contraire à son principe d'efficacité. On sent flotter dans la salle un mélange d'indécision et d'embarras.

Ébranlée, mais pas encore vaincue, Vézina rompt le silence.

— Colonel, votre thèse est intéressante, mais insuffisamment étayée pour libérer Lacoste. Alors voici ma proposition.: Allons l'interroger à nouveau.

— D'accord, Vézina, mais vous me donnez la main en premier et vous ferez ce que vous voulez avec lui ensuite.

— Marché conclu !

\*\*\*\*\*

Plus tard, à la salle d'interrogatoire, le colonel prend son tour.

— Alors monsieur Lacoste, cessez votre comédie, nous savons très bien que vous n'avez rien à voir avec ce crime. Alors pourquoi inventer des alibis ridicules ? Nous

pourrions mettre la main sur de dangereux trafiquants si vous acceptiez de nous dire exactement ce qui est arrivé.

— Vous vous croyez bien malins, on dirait, répond Lacoste, le regard fixé sur ses mains jointes sur la table.

— Écoutez, vous avez été manipulé par un trafiquant qui veut vous mettre un meurtre sur le dos ! Vous, un petit commis de quincaillerie entièrement soumis à sa copine autoritaire ! Montrez un peu de fierté, s'il vous plaît, défendez-vous !

— Je ne suis pas soumis à Stéphanie ! Et je suis bien plus riche qu'elle et je peux le prouver !

— Ah bon ?

— Eh bien oui, je suis un trafiquant, moi aussi ! Et mes affaires allaient bien avant que cette Russe ne vienne s'en mêler ! Sale bolchévique, elle couchait avec une autre bonne femme et elle a eu ce qu'elle méritait !

Vézina, contrairement au colonel, trouve l'histoire de plus en plus intéressante. Le colonel hésite. Elle prend la main.

— Continuez, Lacoste.

— Igor, il m'a ouvert les yeux. C'est lui qui m'a amené au lac Clair. Et là, j'ai bien vu les deux gouines ! En pleine action ! Je lui ai fait son affaire, à Sofia. Moi, je vous le dis : c'est pas de la camelote, les scies à chaîne de chez Rona.

Vézina, de plus en plus intéressée :

— Et Igor ? Et Bodrova, l'infirmière ?

— Ah ça. Ils m'ont injecté un truc qui m'a calmé. Et après Igor a remis ça. Il avait une dent contre sa soeurette, lui aussi. Moi, je me dis chacun a ses raisons. Mais quand même ! Il l'a recoupée en plus petits morceaux. Un acharné ! On ne sait jamais à qui on a affaires, que je vous dis ! Après, ils m'ont endormi et ils m'ont passé au bistouri, et après, je me suis réveillé. Après, ils ont bien déguerpi avec les sacs de poudre. Et ils m'ont volé ma part, que la bolchevique me devait, les salauds ! Ah oui, avant de partir, ils m'ont dit...

Lacoste devient blême.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

— Que si je vous parlais d'eux, mes parents allaient subir le même sort.

Lacoste est effondré. Il est pris de violents tremblements.

— Tu devrais te préoccuper de toi-même plus que de tes parents. Milankovitch doit être bien loin, maintenant.

Vézina fait un clin d'œil au colonel.

— Détective Vézina, la différence entre vous et moi, c'est que vous, vous vous contentez des petits poissons, alors que moi, je chasse les requins !

— Eh bien, mon colonel, moi, au moins, je les attrape, mes petits poissons. Vous, vous pouvez toujours courir !

**F I N**